

## **Le tableau du mois n°104 :**

*Juives d'Alger au balcon* de **Théodore Chassériau**

Un sujet d'élection

A l'occasion de « Djazaïr, une année de l'Algérie en France »

Grâce au don du cousin de Théodore, le baron Arthur Nedjma Chassériau, né à Alger, fils de Frédéric, architecte, le Louvre possède plusieurs œuvres de l'artiste dont le tableau traditionnellement appelé *Juives d'Alger au balcon*.

Ayant hérité en 1881 d'un ensemble de peintures et de dessins de son parent, il l'enrichit et le fait connaître. Bienfaiteur et ami, il donne à Alger, en 1919 et en 1927, 18 gravures et 11 dessins dont 5 figurent à l'exposition *De Delacroix à Matisse, dessins du musée des Beaux-Arts d'Alger* au Louvre du 17 octobre 2003 au 19 janvier 2004. En 1933, il lègue au Louvre 77 tableaux et esquisses, plus de 2 200 dessins, 37 albums et carnets dont une partie fut envoyée aux musées de province ainsi qu'à celui d'Alger qui en eut huit.

### **«Au premier jour»**

En 1845, Théodore Chassériau fait à Paris le portrait de Ali Ben Ahmed, intermédiaire entre l'armée française et la féodalité de l'est algérien qui l'invite à Constantine.

L'artiste s'y rend en 1846. Son séjour est marqué par les tensions politico-militaires et la résistance algérienne. Conquise militairement en 1837, la région reste à coloniser. Contrairement à Alger, déjà européanisée, la capitale de l'est algérien conserve encore le caractère arabe et turc que l'artiste ne manque pas de noter.

Théodore Chassériau voit dans Constantine encore intacte l'incarnation des *Mille et une Nuits* et de la Bible.

«*Ce beau et singulier pays si près de perdre son originalité pour devenir tout à fait français*» (lettre du 30 juin 1846). Le sujet est encore assez neuf pour le séduire mais déjà assez rebattu pour traduire avec passion la vérité et combattre, comme Delacroix, l'hégémonisme néoclassique. Mais il y a des trésors et un parti à tirer pour l'art. Une fois rentré à Paris, il fait avec dessins et souvenirs «*une chose vigoureuse*».

La scène représentée dans le tableau est localisée à Alger d'après les croquis sur le vif annotés de la main de l'artiste et qui ont servi pour sa composition.

La sensation que produit la ville visible à travers les jours du parapet, ville blanche irradiée par la lumière, fait penser à Alger, mais aucun détail topographique ne permet de le confirmer.

### **Le costume**

La tenue des deux modèles, différente de celle des *Femmes d'Alger* de Delacroix, dont le *sarouel* (pantalon turc) constitue la pièce maîtresse, est typique de Constantine.

Chassériau l'a peut être vue dans cette ville et dessinée de mémoire à Alger, ou alors ses modèles sont des constantinoises à Alger. Les deux femmes sont d'abord des citadines types. Dans le tableau, l'artiste renonce au bonnet noir, à la tunique or et à la robe violette foncé, notés dans le croquis de la femme de droite. Le boléro bleu, perceptible dans ce dessin, l'est à peine dans la peinture. Les *gandoura*, robes à panneaux, cintrées et évasées vers le bas, en soie verte, croisillons et rosaces, ou rouge à bandes et fleurs obliques, brochés or, sont de l'est algérien. Elles se portent avec des manches en gaze blanche brodée d'or, d'argent ou de soie, libres ou cousues à un bustier, relevées sur les épaules, nouées dans le dos pour tenir sous la robe.

Le croquis de la femme de gauche est réutilisé sans modification.

La *chéchia*, demi-tronc de cône, portée sous les foulards, n'est pas en usage à Alger selon G. Marçais. Les femmes de Tlemcen ou d'Annaba l'arborent en or ou en argent mais apprêtée autrement. «*Les citadines les plus distinguées des villes autres qu'Alger qui ont accueilli un grand nombre d'émigrés andalous ou morisques [...] ont conservé quelquefois jusque dans le costume cérémoniel actuel, des chéchias de forme conique*» (Leila Belkaid). Coiffe, *koufia*, elle vient en Méditerranée avec les carthaginois ; elle disparaît aux époques grecque et romaine et revient avec les omeyyades. De velours ou satin, collée sur une âme rigide, maintenue sur la tête par une mentonnière brodée d'or ou appliquée de *soltani*, monnaie califale, ou de louis d'or, elle assujettit le foulard qui enveloppe les cheveux. La mentonnière, visible au dessus de l'oreille de la femme de droite, se mêle à la mèche qui, selon la mode, s'échappe de la coiffe. La tête est ceinte d'un foulard, *açaba*. Masculine à l'origine,

utile contre le froid et symbole royal, la *sarma* exhausse la taille et donne de la majesté. Les cheveux tressés sur le dos, entortillés dans une *terrada*, *kardoun* ou ruban de soie rouge, sont mêlés à de fausses tresses d'étoffes fines et colorées, comme en Grèce et en Turquie.

Les foulards orange, modestes ceintures autour de leur taille, font partie de la tenue d'intérieur tout comme la *chéchia* à pans longs de la femme de droite. C'est une *bnika*, bonnet fait dans un tissu plié en deux, cousu au sommet de manière à y encoller un cône et à envelopper les cheveux. L'écharpe de soie, portée au-dessus du cône et flottant sur les épaules de la femme de gauche, est réservée aux femmes mariées.

La sobriété des bijoux, bracelets, pendants d'oreilles et bagues, notés dans ses carnets de voyage, prouve qu'il a vu les deux femmes chez elles, un jour ordinaire, les riches parures étant réservées aux fêtes.

### **Le balcon**

Le rideau «jaune bleu vert» du croquis du balcon pris sur le vif est méconnaissable dans le tableau, où on voit l'embrasement d'une arcade géminée revêtue de céramique au décor à peine esquissé. Les femmes accoudées au premier plan, dans «*l'ombre et la demi-teinte*», à la balustrade de bois sculpté, conversent à l'ombre, indifférentes à la ville qu'elles dominent de loin et au ciel mi-pur, mi-opale. Le regard intense souligné au *khôl* rappelle celui de *L'Odalisque couchée* (1853, collection privée) et *Desdémone écoutant Othello* (gravure de la suite pour Othello, 1844).

Le motif romantique des femmes au balcon est espagnol, parisien ou vénitien. Il n'est pas habituel en Algérie à cette époque. Le seul univers féminin ouvert est centré sur le cloître, autour d'une cour ou d'un jardin.

Des peintres comme Otth, Wyld et Lessore représentent des femmes accoudées aux balustrades mais dans un espace clos. Cette maison luxueuse ne sert pas à cloîtrer les femmes. Elle traduit dans l'espace miniaturisé et privatisé l'esprit d'harmonie qui doit régner entre l'homme et les éléments, comme à Rome. Ce condensé d'air, de feu, de terre et d'eau est propice à la contemplation.

Les personnages vus de l'intérieur vers l'extérieur, entre ombre et lumière, apparaissent à son retour d'Algérie, mais ils sont rarement vus de dos comme dans ce tableau.

La fenêtre est aussi bien arabe qu'ottomane.

Tout comme la vue de femmes au balcon est rare, le mot balcon même n'est pas approprié car il ne s'agit pas d'une terrasse entourée d'une balustrade, suspendue en saillie sur un mur. C'est une embrasure ouverte dans l'épaisseur d'une loggia, dans les appartements privés, à l'abri du soleil et des regards, qui permet aux femmes et aux hommes de prendre l'air sans être vus de l'extérieur. Ce «balcon» rappelle plutôt les loggias de Venise.

Même adaptée au contexte, la présence au sol, à leurs pieds, du récipient en argent est insolite ; utilisé en cuisine ou pour conserver friandises et divers objets, il est généralement posé sur une étagère libre ou encastrée dans une niche. Étudié dans les croquis de voyage, il est réutilisé aussi au sol dans *Le commerce rapproche les peuples* conservé au musée du Louvre.

### **Algériennes**

Ces soeurs vivantes de Suzanne, d'Esther, de Rebecca, de Marie l'Égyptienne, de Desdémone ou de Shahràzàd, baignent dans une ambiance d'alcôve, parées avec la même volupté d'étoffes somptueuses, de bijoux et d'accessoires. Chassériau trouve sublime le passé qu'elles évoquent alors que celui des femmes de Pompéi lui paraissait mortifère.

Il n'y a pas dans le tableau de détails exclusivement juifs.

L'identité supposée des figures est une déduction des mœurs de l'époque. Les juives, contrairement aux musulmanes, ne sortaient pas voilées et avaient la possibilité de recevoir des hommes étrangers à leur foyer, donc éventuellement des artistes. Le milieu juif est composite, et on peut trouver parfois plus de différences en son sein qu'entre juifs et musulmans.

Ce «tableautin», sans avoir l'ambition des *Femmes d'Alger dans leur appartement* de Delacroix, «le plus beau tableau du monde» selon Renoir, évoque autant de mystères et d'émotions.

**Texte de Malika Bouabdellah**